Qu'il est facile, Mesdames, de se laisser entralner à des dépenses excessives que de besoins naissent chaque jour quand on ne sait pas les modérer! que de choses on se donne parce qu'on les croit nécessaires et dont on pourrait purfaitement se passer! que de fimm s en un mot suc-combent à la tentation des dépenses inutiles, exagérées! C'est un meuble élégant que l'on a vu et qui tiendrait parfaitement sa place dans notre salon ou dans notre chambre à coucher cheminée ou sur une étagère ; c'est un vêtement en est grand. nouveau dont nous désirons enrichir notre garderobe. Nous voyons toutes ces choses, et à l'instant il nous vient la pensée de les acheter; nous nous persuadons qu'elles sont nécessaires et nous en faisons l'acquisition, quelquefois sans consulter notre mari, presque toujours sans consulter notre budget. Les objets de toilette surtout ont pour nous un invincible attrait, et nous y succombons souvent; puis les notes arrivent, et à la fin d'une année l'on est tont étonné du chiffre elevé qu'elles atteignent. Je vous le demande, dans ces conditions, pouvons-nous affirmer que l'ordre règne dans notre interieur et que la vertu d'économie y fleurit?

Qu'ils sont tristes les spectacles que le monde nous offre quelquefois. En effet, il n'est pas rare de voir certaines familles qui paraissent nager dans l'opulence et dont la position est des plus précaires. On y mène un grand train, il y a des reunions nombreuses, on ne s'y refuse aucun plaisir. Puis, un jour, on entend dire que telle maison est dans la gêne; l'aisance dont elle jouit n'est que factice, les notes des fournisseurs se paient avec peine et toujours en retard, il y a des dettes qui crient kien haut. Faut-il s'en étonner? Il n'y avait dans cet intérieur ni économie, ni ordre, on se livrait aux dépenses les plus exagérves et, sur ce point, il y avait comme une lutte entre le muri et l'épouse : on ne se rendait compte de rien, on évitait, et pour cause, de jeter le re-gard dans cet abime; bientôt la ruine est venue, et après la ruine la déconsidération.

ans doute, des circonstances indépendantes de notre volonté peuvent amener ce funeste ré-sultat ; mais hélas! que de fois il est la conséquence du désordre et de l'incurie! que de fois il est amené par des dépenses déraisonnables, excessives et qui souvent sont occasionnées par la femme plutôt que par l'époux.

Pour me resumer dans quelques conseils pratiques, laissez-moi vous faire connaître les soge avis que donne aux épouses l'auteur des Decoirs des femmes dans la famille.

"Il est nécessaire, dit-il, de faire entrer les soins du ménage dans son règlement de vie, et même de donner autant qu'il sera possible une heure fixe à la récapitulation écrite de toutes les allaires de la journée. Une comptabilité régu-lière et minutieuse est la première condition d'une administration vigilante et le meilleur moyen pour rendre à son mari un compte intelligent du gou-vernement des affaires domestiques. Une fois qu'elle sera mise en train, elle n'exigera ordinairement pas plus d'un quart d'heure ou d'une demi-heure par jour. Si l'on ne prend pas la précaution d'inscrire toutes les dépenses, on ne saura jamais sur quels objets doivent porter les retranchements, et l'on sera dans l'impossibilité de se rendre un compte exact de l'emploi de son argent, et la balance qu'on doit faire chaque an nce entre ses revenus et ses dépenses sera tou-jours complètement négligée. Je conseille à ce propos de ne pas attendre à la fin de l'aonée pouse préoccuper de cette balance, sans quoi l'on n'y arrivera jamais. Il faut au mois de janvier, en se servant des comptes antérieurs, préparer un budget provisoire en assignant aux diverses depenses de la famille une somme approximative qu'on ne doit pas dépasser. Sans cette précau tion on sortira toujours des limites qu'on doit s'imposer. Il est essentiel, en outre, de prévoir les depenses irrégulières, de songer que les maladies peuvent survenir, que les reparations deviennent indispensables, que les revenus ne rentrent pas tonjours dans leur intégrité, qu'une révolu-– il en vient maintenant tous les dix ans bouleversera peut-être les affaires. Si l'on ne réserve pas une somme assez ronde pour les dépenses inattendues, on n'établira jamais d'équilibre entre son actif et son passif, et l'on se trouvera toujours dans les inextricables difficultés des embarras d'argent."

Tous ces conseils, Mesdames, sont marques au coin du bon sens; suivez-les avec soin, et vous goûterez tout le bonheur que la vertu d'économic peut apporter au sein de votre famille.

La Liberté et L'Etat

--:0:----COMPTE RENDU

du Congrès de Jurisconsultes catholiques tonu à Reims les 6, 7 et 8 octobre 1882

1 volume in-8 Prix Franco 50 ets.

LA VIB N'EST PAS LA VIB

SEIZIÈME LETTRE.

CHER AMI,

Tu m'écris : " Vos deux dernières lettres avant rectifié mes idées sur la vie et sur la mort, je puis vous assurer que mon amour de la vie crainte de la mort ne scront plus pour moi desorquête mais un tourment. Mais puisque la vie n'est pas beau!

la vie et que la mort n'est pas la mort : Qu'est-ce donc que la vie? Qu'est-ce donc que la mort?

A ces deux questions une réponse, mais une réponse nette et sure, devient indispensable pour m'orienter.

Je vois te la donner. Je le sais d'autant plus olontiers que tes questions me conduisent naturellement à développer le troisième objet de notre correspondance, qui est d'éclairer. Oui, éclairer ceux qui se trompent sur la nature intime et sur c'est un objet d'art qui serait très-hien sur une le vrai but de la vie d'ici-bas. Hélas! le nombre

> Qu'est-ce donc que la vie du temps, dans sa nature intime et dans son but? Dans sa nature intime, la vie du temps est une épreuve : dans son but, c'est un acheminement à la vraie vie.

> Qu'est-ce qu'une épreuve? Une épreuve est un acte ou une suite d'a tes, par lesquels on s'assure qu'une chose a, ou n'a pas, les qualités propres à la fin à laquelle on la destine. Tu sais que les êtres crées n'atteignent pas tous leur fin par les mêmes lois. Les uns y sont conduits necossairement; les autres doivent y arriver librement. A ces derniers appartiennent l'ange et Phomme.

> Pour l'homme qu'est-ce donc que l'épreuve de la vie? Écoute l'Evangile. " Un homme, partant pour une contrée tointaine, appela-ses serviteurs et leur confia ses biens. Et il donna cinq talents à l'uo, et deux à l'autre, et un à un autre, à chacun selon ce qu'il pouvait : et aussitôt il partit.

> "Or, colui qui avait reçu cinq talents s'en alla et les fit valoir, et il en gagna cinq autres. De même celui qui en avait reçu deux, en gagna deux autres. Mais celui qui en avait reçu un, alla et le mit en terre, et cacha l'argent de son maître. Et longtemps après, le maître de ces serviteurs vint, et leur lit rendre compte

> "Alors celui qui avait recu cinq talents, s'approchant, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'aviez donné cinq talents; j'en ai gagné cinq autres. Son maitre lui dit: Courage, bon et fidèle serviteur, vous avezété fidèle en peu de choses ; je vous établicai sur beaucoup ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

> " Et celoi qui avait reçu deux talents, vint et dit : Seigneur, vons m'aviez donne deux talents. en voilà deux de plus, que j'ai gagnés. Son mai-tre lui dit : Courage, bon et fidèle serviteur, vous avez eté fidèle en peu de choses ; je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur.

" Mais celui qui avait reçu un talent, s'approchant, dit: Seigneur, je sais que vous êtes un homme sevère, moissonnant où vous n'avez pas semé, et recueillant où vous n'avez rien repandu. C'est pourquoi, dans ma crainte, je m'en suis allé et j'ai enfoui votre talent dans la terre : le voici, vous avez ce qui est à vous.

" Et son maître répondit : Serviteur méchant et paresseux, vous saviez que je moissonne où je n'ai point semé, et que je recueille où je n'ai rien épandu; vous deviez donc confier mon argent aux changeurs, et à mon retour j'aurais retire ce qui est à moi avec usure. Jetez donc ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures : là, il y aura des pleurs et des grin, ements de dents,

Suit immediatement l'annonce du jugement dernier, où Dieu fera, à l'égard de tous les hommes, ce que l'homme de la parabole fait à l'égard de ses serviteurs. Ainsi des talents reçus, c'està-dire une âme avec ses facultés, un corps avec ses sens, des grâces et des creatures de tout genre mises à la disposition de l'homme, obligé de faire servir toutes choses et lui même à la tin : le compte à rendre de son administration, la récompense ou le châtiment à recevoir suivant ses œuvres; telle est la vie d'ici-bas dans sa nature

Remarquons en passant, mon cher ami, que tout ici-bas est épreuve : temoignage authentique que rien n'est lini. A tout ce qui l'entoure et u'il peut atteindre, l'homme fait subir la condition que Dieu lui impose à lui-même. Il eprouve l'or, l'argent, les pierres précieuses, les étoffes, le cheval, le bœuf, le navire, les ponts, les armes de guerre. Puis, toujours comme Dieu lui-même, il accepte ou rejette ce qui résiste, on ce qui succombe à l'épreuve.

Dans son but, la vie d'ici-bas est un achemine-ment à la vraie vie. Nous l'avons prouvé, la vraie vie, c'est pour l'esprit, la pleine possessio. de la vérité; pour le cœur, la pleine possession de l'amour; pour l'homme tout entier, la pleine possession de la jouissance, sans mélange et sans in. L'homme est créé pour posseder cette vie, car il vient de Dieu, il va à Dieu, il est l'image vivante de Dieu, vie par essence et vie lans toute sa perfection. Cette vie étant une récompense doit être méritée. Telle fut toujours, même dans l'état d'innocence, la condition de l'homme ici-bas.

L'homme, tout entier dans Adam, commit une faute. Le souveur en est demeuré ineffaçable lans le souvenir de tous les peuples; et les deux hommes, qui se font la guerre en chacun de nous, en sont le triste mais impérissable temoignage. La faute entraîna la couté. En se révoltant contre le Dieu-vérité, l'homme perdit la verité; en se ré-voltant contre le Dieu-amour, il perdit l'amour : n se révoltant contre le Dien-vie, il perdit la vie et trouva la mort.

Cette triple chute pouvait être irréparable Dien ne le voulut pas. Père, il eut pitie de son fils, et, alin qu'il pût recouvrer ses biens perdus. il lui laissa la vie du temps. L'homme actuel est donc un roi déchu. Son esprit est tombé du trône de la vérité : son cœur, du trône de l'amour : son corps, du trône de l'immortalite. A la place de ces trois trônes, il a trouvé le triple esclavage de l'ignorance, de la concupiscence et de la mort.

Pendant son passage ici-bas l'homme déchu a donc à briser les chaînes de son esclavage, à faire la conquête de la vérité, la conquête de l'amour, la conquête de l'immortalité : en un mot, la conquête de la vic. Conquerir la vie, oh! que c'est

ple et si sublime du plus utile de tous les livres, reponse qui devrait être gravee (partout 🦶 Sittres d'or, réponse qu'on s'admirera, qu'on n'approondira jamais assez : La eté créé el mis au monde pour connaître, aimer, et servir Deau, et par ce moyen acquerir la vie éternelle. Rom de plus, rien de moins : voita toute la vie d'ici-bas.

De ces notions élémentaires, qui passent aujourl'hui l'intelligence des superbes, mais que « petit ufant, grace à l'amour naturel de la vérité, boit omme le tait de sa mère, comprend sans beine t retient sans effort, it resulte bien evidemment que la vie d'ici-bas est un acheminement à la vraie vie.

Pour aboutir à son terme, que'le doit être la de ?. Le divin Reparateur de notre chute a repondu: Si vous voulez entrer dans la vie garder les commandements.

Quels commandements? Les commandements non du monde et du démon, non des trois concupiscences ergueil, cupidne, volupré; mais les commandements de Dieu. Tu vois que la vraie vie n'est pas mise à trophaut prix. Les commandements de Dieu ne sont pas difficiles. Ils s-réduisent à un seul mot : aimer. Aimer Dieu, l'aimer en lin-même et dans ses œuvres. Aimer k prochain, image de D eu, l'aimer dans son âme et dans sou corps, comme nous nous aimons nousmemes ; tout est là.

La première condition pour garder les commandements est de faire tout le contraire de ce que fait l'immense majorite des hommes d'auurd hui; c'est de prendre la vie au serieux. Prendre la vie au sérieux, c'est tout ensemble la connaître dans sa nature intime et dans son but, et en faire l'usage vouln par Celui qui nons l'a donnée, et qui nous en demandera compte.

Pour obtenir ce resultat decisif, je ne connais rien de næilleur, que les trois pensees lont je te supplie, mon cher ami, de laire le sujet habituel de tes meditations :

Je viens de l'éternite :

Je marche vers l'éternite; de lais mon éteruite.

Avec non moins d'evidence, il ressort des notions precedemment exposées, que la mort n'est pas ce qu'on croit. Au fieu d'être une puissance ennemie, elle est la bienfaitrice de l'humanite. Elle est la fin de la vie mourante et le commencement de la vie-vivante. La faire pa a r pour

autre chose, c'est la calomnier. Tu n'as pas oublié ce trait de la vie de saint

Charles. Trop fidèles copistes des païens d'an-trefois, les peintres de la Renaissance represen-taient la mort sous l'image d'un affreux squeigne, armee d'une faux, mois-onnant impitoyablement es génerations humaines, comme on moissonne l'herbe d's champs, dont bientôt il ne reste plus De pareits tableaux bannissaient la notion chrétienne de la mort. Le grand cardinal fit supprimer la faux, qu'il remplaça par une cl-f

Qu'est-ce donc, me demandes in, que le chielien qui meurt et qui meurt en chretien?

Vois tu ce roi dechu qui, aux acclamations de ses peuples, remonte sur son trône, pour n'en pa-mais descendre? C'est le chretien qui meurt.

Vois-tu ce pauvre vieilland, estropié, souffeant, ouvert de haillons, une besace sur Tepaule, un bâton à la main, mendiant son pain de porte en porte, souvent rebuté et toujours condamné aux rivations les plus dures, le "vois-tu mageant tout à coup au sein de l'abondance, magnifiquement vetu,magnifiquement loge et déheatement nourri ? C'est le chretien qui meurt,

Regarde ce matheureux prisonnier dont la vue sente ement de compassion. Depuis de tongues années il est enferme dans un non cachot où charge de chaînes, il n'a pour nourriture qu'un pain grossier, trempé de larmes, pour bosson qu'une cau fetide, pour compagnie que la vern ne, la solitude, les ténèbres et les cruels soncis. Four à coup ses firs tombent, les portes de la prison s'ouvrent devant lui. Plus de crantes, plus angoisses, plus de souffrances; il est libre et

tibre pour foujours: c'est le chretien qui meurt Tu connais l'Instoire de ce voyageur intrépide amant passionne de la science. Après s'être pre-paré par de longues études et de penibles veilles I part pour explorer tour à tour, an détriment de a sante, au péril même de sa vie, les régions brûfantes de l'Afrique centrale, et les montagnes glacces de l'Amerique, afin de surprendre à la nature quelques uns de ses secrets, trouver la solution le quelques problèmes et faire avancer la science de quelques pas en découvrant une parcelle de vérite,

Au moment où il s'y attend le moins, la vérité même lui apparalt, la vérite tont entière. l'illumis nant de ses rayons, lui donnant la solution de tons cette condition, qui alors était facile à remplir, les problèmes et ne lui laissant, sur le passé, sur le passè, sur le monde physique, ni obsenuté in incertaine de mort, été mité de veri qu'éle suprême, qu'elle incompréhensible fénaté ! Là, le sur le monde physique, ni obsenuté in incertaine de mort, été mité de veri qu'éle sur le monde physique, ni obsenuté in incertaine de mort, été mité de veri qu'éle sur le monde physique, ni obsenuté in incertaine de mort, été mité de veri qu'éle sur le monde physique, ni obsenuté in incertaine de mort, été mité de veri qu'éle suprême. tien qui meuri.

Nous voici au port de Marseille, un beau navire gentre à pleines voites. Tout le monde est dans pattente et demande quel est le maitre du vais-seau. La joie éclate sur tous les fronts : c'est un enfant de Marseille. Capitaine au long cours, qui après avoir parcouru de vastes mers, visite des claros inhocontalières, ossuvé vingt tennées. plages inhospitalières, essuyé vingt tempé es, sible epuisé ses forces à lutter contre les attiques des Et. forsaires et contre la fureur des flots, aborde sain chargé de marchandises préci uses. Quel est cenavigateur? C'est le chretien qui mourt.

Rentrons à Paris et viens avec moi à Bicêtre, à la Salpêtrière, à l'Hôtel-Dieu; dans n'importe quel hôpital. Vois-tu, à droite et à gauche des vastes salles, ces longues rangées de lits, où gisent de pauvres malades de tout âge, dévores par la fièvre, privés de sommeil, estropies, contrefaits, pouvant à prine faire quelque mouvement san-souffrir d'intolerables douleurs, soums à des ope-rations craelles et incertains de leur guerison. Te lligures-tu le bonheur d'un de ces malades, s'il l

De là, mon cher Frédéric, cette réponse si sim-, vient à recouvrer subitement la santé dans sa plenitude, avec la certitude de ne la perdro jamais? Quel est ce malade? C'est le chretien qui mourt.

Ainsi comprenait la mort ce lépreux, héroïquement chretien, dont je vais te rappeler l'histoirei Un grand seigneur, étant à la chasse, se trouva entraine fort Join de ses gens, par un chevreuil pu'il avait entrepris de forcer. Arrivé au centre le la forst, il entendit la voix d'un homme qui hontait très-agreablement. Surpris d'entendre, une si belle voix dans un lien si retire, il voulut savoir ce que co pouvait être. Il pousse son cheval du côle d'où vient la voix, et se trouve en presence d'un lepreux, si defiguré dans toutes les carties du corps, que les chairs, rongées par la pourraure, tombaient en fambeaux.

Ce spectacle fur fait horreur. Cependant if triomphe de lui-même, Tapproche, du lepreux, le 8 due avec affabilité et lui demande : « Est-ce vons pii chantez, et d'où vous vient une si belle voix ? - Cest moi qui chante, repond le lepreux, et cette voix est ma voix naturelle. - Mais comment pouvez-vous chanter dans l'état pitoyable cù vous éles 🖊

– Entre Dien et moi, reprend le lepreux, il n'y a d'antre sej aration que cette muraille de bone, qui est mon corps. Quand elle sera par terre, tien ne m'empéchera d'aller jouir du bouheur dernel dans le sein de mon Dien. Comme je vois chaque, jour cette, mura lle tomber en raines, l& 3010 que j'en eprouve me fait chanter ; et pattends avec empressement l'heure qu'elle soit entièrement. demolie, heure benie où mon duie, sé, areo de aton corps, ira s'abreuver aux sources mêmes de a bienheureuse immortalite.

Que dirai-je encore? Le obrénen qui meurt, est un ecolor qui part pour les vacances. A ton âge, tu sens plus vivement que moi le plaisir de quater la prison, qu'on appelle, le collège, de ne plus entendre le bruit importan, de la cloche ou du tambour qui vous arrache au sommed, qui met lin à vos jeux et vous appelle à des études arides sons la surveil auce d'un multre severe; le plaisir de revoir le pays natai, l'embrasser ses pirrents cheris et surtout de jouir, pour deux mois, de la clef des champs. Ah! si c'etait pour tou-jours! Eli hien! pour le chrétien qui meurt, les acances sont eternolles.

Qu'estore, enfin, que le chretien qui menet? Pest un exde qui rentre dans sa patrie. Comme moi, tu as souvent rencontre, ces années der-mères, dans les rues de Paris, un jeune homme dont la tristesse, empreinte sur son-beau visage, excitait notre compassion : c'etait un exite, Fils' l'une noble maison, et clevé dans, l'opulence, il, s'etait vu dépouille de tout et oblige de veoir roposer sa têle sur la terre étrangère. Malgre la securite qu'elle lui pro ment, l'hospitalite loyale-ment offerte etait loin de lui faire, oublier sa patrie. Oblige de vivre d'annônes on da travad de ses mains, inhabile any dues metiers, com rissant res-imparfaitement la Lingue de ses hôtes, ne trouvant mille pensée correspondant à ses pence, nulle bouche lui parlant avec amour du pays natul, de son père, de sa mère, de ses frères et de es sœurs, il était comme une ame en peme.

Or, un jour d'apprend que son exil est fini. Il part ; et la vapeur ne le transporte pas assez vite uix lieux qui l'ont vu maître et où l'attend, avec une brillante fortuno, une famille ten frement miuce et impatiente de le revoir. Dae les emvrements de ce retour, ma plume ne le peut : au comm le les sentir. Quel lest cet exilé ? C'est le chretien dai meart.

Exiles nous-mêmes, prétons l'oredie au chant de cet exilé. In ciel. Sorti du ceur inspire d'un de nos premiers pères, ce long soupir, en traversaut les siècles, n'i rien perfu de sa inviteriouse puissance. Tonjours ancienne et tonjours nouvelle est la cause qui le produit. « Pour moi le monde n'est rien. Ica-bas, jo ne suis qu'un étean-ger et l'hôte d'un jour. De tous mes vouvs, j'apselle le jour qui me rend à ma patrie, me tire de la terre d'exil, brise les hens du temps et me place tans le royaume des célestes felicités, homme jeté sur des plages lomtaines n'aurait hate de centrer dans son pays! Quel passager, impatient de revoir sa famille, ne désirer ait ar lemment in vent favorable, afin d'embrasser plus tôt ses bien-aimés !

"Te ciel est ma patrie, des Patriarches, sont nes Pères. Pourquoi ne pas me faiter de revoir non pays et de saluer mes parents? Lo, m'atbud une multitu le d'êtres chéris. Là mappelle une immense assemblee de peres, de freie sel amis, d'enfants, assurés dejà de leur immortable, mais encore pleins de sollicitude pour mon salut. Pour ux et pour moi, quelle jou de nous revoir et de nous embrasser!

"Dans ces reyaumes célestes quelle volupté! tude. Comprenne qui pourra ses tressaillements i des prophètes, ravis de voir ce qu'ils ont aunonce, de bonheur ! Quel est ce voyageur ? C'est le chré-bb, le peuple innombrable des martyrs, le front orné de la couronne des vamqueurs. Là, les vierges triomphantes, noblement victorieuses de or chair et des sens. Là, les auséricordie ix, re-compenses de leurs aumônes. Fideies aux pré-

Et, depuis quatre siècles, on répète à l'Europe 1 sauf au rivage de la patrie, avec son vaisseau ; pu'il n'y a pas de poésie dans les Péres de l'Eglise, comme on lui dit qu'il n'y a pas d'architecture lans les siècles chretiens! Panguons ceux qui n'ont qu'un ced, dit saint Augustin, et soyons

recommissants d'en avoir deux.

Tiens-les grands ouverts pour le spectacle auquel nous assisterons demain.

Tout à toi.